

**ALAIN
SAINT-SAËNS**

AISHA

ROMAN

Préface par

SAMIRA ÉTOUIL

2021

Copyright 2021 by Alain Saint-Saëns.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in France and the USA by Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed by Monbeaulivre.fr.

E-mail: punouveau monde@gmail.com

Visit our award-winning web pages:

www.punouveau monde.com

www.unprsouth.com.

Acid-Free Paper.

Alain Saint-Saëns.

Aisha.

First Edition in French. Fiction Studies, 18.

190 pages

1. Literature. 2. Novel. 3. Tunisia. 4. French Embassy. 5. History of Medicine. 6. Tunis. 7. Sfax. 8. Islam. 9. Prophet Muhammad. 10. Alain Saint-Saëns.

ISBN: 978-9-403638-14-0
2021

*À Myriam, Aziz, Emir, Zayneb, Inés, Wassim,
et à tous les autres enfants tunisiens
à l'avenir prometteur et radieux.*

*À mes amis tunisiens,
Ahmed, Raja, Begoña, Lilia, Imène,
Chérifa, Leila, Anis et Khaoula.*

*A Roberto, Embajador de Cuba en Túnez,
mi hermano de corazón,
y su esposa y dos hijas encantadoras.*

*À la Tunisie, pays enchanteur,
démocratie exemplaire, modèle de tolérance,
qui m'accueillit à bras ouverts.*

*Au Président Kaïs Saïed,
symbole de l'union et de l'harmonie
de son noble pays.*

PRÉFACE

Alors que j'écris ces lignes, un virus tenace est en train de décimer des centaines de milliers de gens partout dans le monde. En ces moments de terreur et d'incompréhension, la coordination internationale est plus que jamais impérative. Les attaques du virus ont montré que les efforts d'éradication limitrophes ne peuvent être que vains. C'est pourquoi il faudra penser à des coalitions pour la survie de l'ensemble des habitants de la planète. La pandémie, ses reculs et ses regains, disent combien les êtres humains sont interconnectés, au-delà des frontières imaginaires dont l'humanité s'entoure. Tout dans notre vie actuelle dépend du mouvement d'ensemble et des seuils de tolérance que la masse développe.

J'ai évoqué la pandémie et je me rends compte qu'*Aisha* est un roman d'actualité. Créé dans l'espoir de rassembler les hommes autour du principe d'un destin commun, l'objectif est sans doute de regagner ensemble cette terre où l'humanité est précieuse. Pour ce faire, la voix est prêtée aux défenseurs de la cohabitation, dans la différence. Combien, en ces temps de crise sanitaire, avons-nous besoin de ce sentiment de solidarité qui nous unit, toutes races et toutes origines confondues! Dans le roman, la différence est couplée avec le sens de civilisation. Les événements sont organisés de manière à ce que le confort de la civilisation occidentale, représentée par le

personnage de Roger Vasseur et l'ensemble de ceux qui arrivent de France, soit grignoté, en faveur de ce que j'appellerai une entente culturelle. Tous ces étrangers installés en Tunisie, à cause de leur travail dans des institutions homologuées ou de par leurs missions émanant du ministère français, se retrouvent rassemblés autour de la question de l'échange culturel. La volonté d'une coopération, où les partenaires seraient traités sur un pied d'égalité, dans une ambiance de respect mutuel, est sensible dans les projets de développement institutionnel et culturel soutenus par la France en Tunisie. Par moments, des obstacles s'opposent à cette volonté qui peine à opérer la rupture avec l'ancienne intervention, de style colonial. Et là, je fais appel à une pensée de mon compatriote, feu Mahdi Elmandjra, pour qui la communication culturelle, dans le respect des valeurs de l'autre, est une mesure qui empêche l'irruption de conflits civilisationnels. La carrière de l'historien des civilisations qu'est l'auteur même du roman n'est pas étrangère à ce revirement qui traite, en filigrane, de la thématique du pouvoir, de la domination et de l'altérité. Ayant à l'esprit les débâcles qu'ont dues subir les plus grands empires habitués aux rapports de force, Alain Saint-Saëns est convaincu de l'inanité des prétentions de suprématie lorsque l'enjeu est le développement de l'être humain.

Les reprises d'une auto-biofiction certaine sont à considérer comme des survivances d'une émotion

sincère envers une Tunisie que l'auteur veut cordiale, philanthrope et spirituelle. Les scènes nostalgiques, mises sur le compte des déplacements de carrière, trouvent leur bonheur dans des revanches comme celle où Roger Vasseur pourfend Jacques-André Colin, son adjoint dans la fonction d'Attaché Culturel, pour ses machinations malencontreuses contre André-Marie Stasanines, un proviseur de lycée français réputé pour ses qualités humaines. La *persona non grata* est aussitôt évincée pour contrecarrer la menace qui règne sur les plans de partenariat.

Le roman est composé de microcosmes qui se maintiennent en survie dans l'univers implacable des grandes diplomaties. Les hommes y sont égaux. Les femmes aussi. Sur fond de méritocratie, Aisha fait irruption pour prêter un trait encore plus personnalisé au bonheur des échanges et du dialogue interculturel. Personnage éponyme, la jeune et brillante docteure est le produit de l'école tunisienne. Elle a réussi dans le temps des études de Médecine, et retenons-le bien, dans une faculté de Sfax, ville portuaire de l'est de la Tunisie. Ce n'est pas un hasard si les détails du cursus universitaire, qui fait la distinction de la jeune femme, sont repris. C'est pour souligner toute la valeur des systèmes éducatifs et universitaires locaux d'une Tunisie post révolutionnaire. La jeune femme décroche le poste de Médecin de l'Ambassade de France. La cousine éloignée de la reine de Saba, la grande Belkisse, réussit le défi de concilier les paradoxes.

L'imagination a voulu qu'elle fût, elle aussi, basanée, une carnation où les couleurs brûlées de l'Afrique viennent se diluer dans l'ombre pâle du vieux continent.

Un regard microscopique est à même de nous faire apprécier la complexité anthropomorphique du personnage. Les versets coraniques sont dans sa bouche des litanies de l'orgie sexuelle à laquelle elle se livre avec acharnement, en complicité avec l'élu de son cœur, le Roger marié, père de deux enfants et qui est son aîné de plusieurs années. La virginité et sa conservation reviennent dans les ébats amoureux comme un gage d'authenticité pour celle éduquée dans le conservatisme modéré d'une famille sfaxienne. Je salue la concision du style lorsque l'immensité du signifié est condensée en deux moments narratifs.

Le premier est celui où Aisha nous laisse pénétrer dans son intimité féminine, par phrases juxtaposées qui ne perdent jamais la cadence des émois. Elle nous introduit dans les fulgurances d'une sexualité interdite. Le lecteur sera sûrement captif de cette complicité bienvenue avec le personnage. Le deuxième moment est celui où la passion pour un homme, que ni l'âge, ni la situation familiale, ni le culte ne prédestinaient à une union conjugale, tient tête à la confiance. Aisha se rend à un mutisme étranger, à ce que l'on connaît du profil de la Maghrébine qui récupère ses équilibres psychologiques dans la confiance. Le silence scelle la langue en présence de

la mère et de l'amie intime, non pas pour apaiser la honte, mais pour mieux se rendre aux flux du langage dans l'étreinte de l'étranger. Les deux parties de ces trocs émotionnels sont bien la famille de la jeune femme, avec le paradigme qu'elle entraîne, celui de la constance pour le maintien d'un système pointilleux en ce qui concerne les usages maritaux, et Roger, l'homme de ses rêves qui ouvre des perspectives sur l'inconnu de l'altérité.

Les alternatives d'une altérification mal vue par l'entourage social et familial situent le personnage à l'entrecroisement de plusieurs existences, toutes possibles, sans être étalées dans leur intégralité. Les possibilités retenues sont celles qui s'accrochent à un fond circonstanciel et historique qui leur procure un sens. Aisha a du mal à se maintenir dans l'unité du temps et de l'histoire. Pour exister, elle est rendue à une exposition événementielle de nature existentielle.

L'attention prêtée à l'onomastique révèle un aspect fondamental de cette exposition. La princesse sfaxienne, celle dont le prénom en arabe est ouvert sur le passé et sur l'avenir du fait qu'il signifie la femme qui a longtemps vécu ou celle qui survit aux drames, est une incarnation immortelle. Destinée dès sa naissance à une mort prématurée annoncée dans le rêve paternel, elle est non seulement la damnée de la prémonition, mais surtout la survivante d'un épisode essentiel de l'hagiographie musulmane. Je laisse le lecteur découvrir la substance de cette survivance dans

les méandres de la biographie du prophète de l'islam, telle qu'elle est relatée dans le roman. La rétrospective consolide les liens entre le présent immédiat de la narration, le présent restreint, et un passé de teneur historique, celui contenu dans les annales de la religion monothéiste. À la suite de cette résurgence, la trame est faite et défaite pour être refaite indéfiniment entre l'Aïcha actuelle et l'Aïcha historique, et occuper un temps d'attente répétitif, incontrôlable, comme celui de la Pénélope du mythe grec.

La structure du roman épouse les débordements. *Aïcha* ne peut se contenter d'un jet narratif recroquevillé sur lui-même. La continuité vient de l'organisation en aval, où les chapitres ouvrent tous sur une date du calendrier grégorien. Le journal commence le samedi 2 novembre 2019 pour finir le mardi 17 décembre 2019, jour anniversaire du début de la Révolution tunisienne de 2012. La chronologie hachée crée des intervalles, où les personnages vivent ailleurs, dans des pauses narratives habilement occultées au lecteur, mais que l'imagination personnelle de chacun peut meubler à volonté. Un jeu participatif pour dire combien l'intégrité du personnage, dans le sens de complétude, comme d'ailleurs celle de l'être humain, est un ensemble combinatoire d'expériences et de vécus. Grâce à l'ossature du calendrier, à la sémiologie de la superstition, la fatalité de la fin est arrachée au cycle de la finitude. Tout ce que l'on pourrait retenir du

passage d'Aïsha dans nos mémoires peut s'étendre à des espaces multiples, où sont rapprochés des êtres appartenant à des temporalités et à des étendues existentielles diverses.

À l'issu de ces lignes, j'encourage vivement le lecteur à faire d'*Aïsha* une lecture personnalisée. Parce que, dans les plis de l'histoire est tapi chacun de nous. Que nous soyons Maghrébins ou Européens, hommes ou femmes, dans le roman nous sommes tous ceux-là et davantage encore, des citoyens du monde.

Samira Etouil

Moulay Ismail University

Meknès, le 30 mars 2021

CHAPITRE I

Samedi 2 novembre 2019.

‘Partage la différence !’ Sur le point d’atterrir à l’aéroport de Tunis Carthage, il n’avait pu s’empêcher de repenser à son voyage en Tunisie accompagné de son frère cadet Geoffroy trente ans plus tôt. Étudiants sans le sou à l’époque, ils étaient partis de Marseille en empruntant le ferry, plus abordable que l’avion, à la découverte de la Méditerranée. Le hasard avait voulu qu’il retrouvât sur le bateau l’un de ses professeurs du Lycée Jean Perrin de Lyon où il avait étudié quelques années de la Sixième à la Troisième, avant que son père ne fût nommé Directeur Commercial chez Citroën à Bordeaux.

- Roger était mon meilleur élève de Cinquième en Français, avait déclaré le vieil enseignant à son épouse, je me souviens encore de sa récitation d’un poème de Victor Hugo, *Après la bataille*, et de sa rédaction sur un clown de cirque triste dont la petite fille était morte. Vous aviez beaucoup d’imagination, mon petit !

Le ‘petit’, ému, s’était tu et puis s’était levé devant son professeur et avait déclamé le poème du grand poète français sans une erreur. Geoffroy, toujours boute-en-train, avait eu beau jeu de se moquer gentiment de la culture de son grand frère qui étudiait alors les Sciences Politiques et l’Histoire à l’Université de Paris-Sorbonne, alors que lui peinait sur une voie de garage universitaire qu’il n’allait d’ailleurs pas achever. Le couple et les deux jeunes s’étaient croisés plusieurs fois au cours de leurs séjours respectifs en Tunisie. Roger se souvint avec nostalgie des deux semaines qu’il avait passées avec Geoffroy à écumer le pays du Nord au Sud. Leur randonnée en sacs à dos les avait menés de Sidi Bousaïd, ‘la ville bleue’, à Carthage où l’historien en herbe qu’il était s’était rappelé des paroles prémonitoires de l’orateur romain Caton l’Ancien répétées à satiété : ‘*Carthago delenda est* (Il faut détruire Carthage)’ à l’adresse de l’ennemi juré de la République Romaine.

Ils avaient eu très peur, quand ils s’étaient engagés par erreur dans les rues chaudes, où les prostituées de bas étage travaillaient dans la Médina de Tunis. Les vendeurs de souvenir, dans les ruelles de la

vieille ville, essayaient toujours de marchander avec les deux frères qui s'étaient répartis les rôles : Roger était le bon qui consentait à acheter et Geoffroy le méchant qui rejetait toujours le prix proposé, jugé trop élevé. 'Partage la différence', disaient en riant les bonimenteurs trop contents de voir deux touristes entrer dans leur jeu. A Djerba, ils avaient croisé deux Américaines délurées à l'Auberge de Jeunesse et avaient ainsi ajouté un peu de piment à un voyage déjà bien épicé par la cuisine tunisienne. Ce furent ensuite Kairouan, Gabés, Tozeur enfin, la porte du désert, qui lui avait remémoré les *Contes des Mille et Une Nuits*.

Ah, Geoffroy ! Perdu dans la fumée de ses Gauloises et les excès d'une vie trépidante saturée de femmes et d'alcool, il était parti quinze années plus tard à quarante ans, emporté par un cancer des poumons. Traversant l'Atlantique en avion en provenance des Etats-Unis où il était en poste au Consulat Général de France à Chicago, Roger l'avait revu un mois avant sa mort. Son frère tant aimé ne pesait plus qu'une quarantaine de kilos. Au moment de ce qu'ils savaient être tous les deux l'ultime adieu, Geoffroy lui avait soufflé dans l'oreille en le prenant

par le bras : - 'Partage la différence', tu te rappelles, Roger, dis, tu te rappelles ? Les yeux du moribond s'étaient illuminés de joie une dernière fois et il avait murmuré : - La Tunisie, grand frère, ça, c'était quelque chose !

La voix de l'hôtesse de l'air dans le micro enjoignant les passagers de la compagnie Royal Air Maroc à attacher leurs ceintures et à relever leur siège le tira de sa rêverie mélancolique. Il n'était pas mécontent d'avoir quitté ses fonctions de Second Conseiller à l'Ambassade de France à Buenos Aires. Il n'avait jamais vraiment aimé la morgue naturelle des Argentins, incapables depuis des décennies de se dépêtrer des dettes endémiques dans lesquelles ils s'étaient enfoncés, toujours désireux de ce que l'État les assistât en tout, et recherchant depuis Juan Perón jusqu'au couple Néstor et Cristina Kirchner leur salut dans la fuite en avant sous la tutelle de guides populistes pseudo-éclairés.

Et puis, il était loin de son épouse Corinne, Directrice d'une Agence de Voyages à Paris. Sans être divorcés, ils avaient pris leurs distances ces dernières années, quand leurs deux enfants Murielle et Quentin

avaient décidé de faire leurs études supérieures en France, elle à Dauphine en Sciences Éco, lui à Assas en Droit, et que la maman était retournée en France pour servir de point d'ancrage à leurs deux grands. Roger et Corinne se revoyaient toujours avec plaisir et faisaient l'amour passionnément comme au premier jour. Après quelques jours, chacun d'entre eux, de plus en plus, repartait vers son propre destin. Il avait meublé ses nuits de solitude avec des stagiaires de passage et autres étudiantes admiratives de l'Université de Buenos Aires, où il enseignait les Relations Internationales deux soirs par semaine. Le désir qui le brûlait l'emportait toujours sur la honte qui ne le prenait qu'après les étreintes rapides, pour ne pas dire insipides, avec ses partenaires le plus souvent d'un soir. En acceptant le poste de Conseiller Culturel à l'Ambassade de Tunis, il avait convenu qu'au moins, en raison de la religion musulmane du pays, il lui serait sans doute plus difficile de s'abandonner à la tentation.

Le douanier qui lui avait tamponné son passeport diplomatique lui avait souhaité la bienvenue en des termes très chaleureux. En un instant, il avait retrouvé la cordialité communicative du peuple

tunisien qui l'avait tant impressionné jadis. Lorsqu'il franchit les portes qui le séparaient de la sortie, il se dit qu'il allait aimer ce pays passionnément, ne serait-ce que pour honorer la mémoire de son cher Geoffroy.

Il reconnut l'Ambassadeur de France Romain de L'Eustache qui l'attendait un peu à l'écart derrière les barrières de sécurité avec son chauffeur garde du corps. Il n'avait pas trop vieilli. Il avait pris du poids certes, s'était passablement dégarni devant, mais Roger retrouvait dans sa bouille souriante l'homme qui l'avait accueilli trente ans plus tôt à Madrid, lorsqu'il y arrivait pour faire son stage d'ENA à l'Ambassade de France. Ouvert et jovial, le jeune diplomate avait été un tuteur attentif et sérieux durant la journée et un guide averti lors de leurs nuits madrilènes endiablées. Roger avait envié sa géographie des bars à *tapas*, sa connaissance des bières espagnoles et des vins de la Rioja. Il semblait avoir aussi beaucoup de succès avec la gent féminine, à en croire les yeux doux que lui faisaient certaines ou les embrassades un peu trop appuyées d'autres qui révélaient quelque intimité secrète. 'Mon cher ami', lui répétait souvent son jeune mentor, 'l'on découvre un pays en savourant sa cuisine

et en dégustant ses femmes'. Roger s'était souvenu du message et l'avait fait sien tout au long d'une carrière diplomatique somme toute assez banale qui l'avait mené de Prague à Varsovie, puis à Saint-Domingue, avec quelques escales au Quai d'Orsay à Paris avant son dernier poste à Buenos Aires.

- Alors, mon cher Vasseur, nos routes se croisent de nouveau, me semble-t-il. Vous allez bien ?

Gage du lien fort qui les avait unis jadis, la poignée de main ferme et appuyée de l'Ambassadeur, elle, n'avait pas changé. Roger y répondit avec la même intensité.

- Heureux de vous revoir, Monsieur l'Ambassadeur. Merci d'être venu m'accueillir.

Romain de L'Eustache se tourna vers la femme élégamment vêtue d'un certain âge qui l'accompagnait :

- Roger, permettez-moi de vous présenter ma collègue, l'Ambassadrice de France en Libye, Madame Rose-Marie Jonquières. Comme vous savez, Monsieur le Conseiller Culturel, depuis notre intervention destabilisatrice bien malheureuse du temps de mon ami le Président Nicolas Sarkozy, la Libye est devenue un vaste champ de bataille, où les factions guerrières de